



Récit documenté de Christelle



Aux donateurs, à Asso Afo, à mes enfants, à Justine et Sylvie, à toutes personnes qui souhaitent s'informer avant de s'engager, aux curieux et à mon moi du futur.

Voyage effectué en janvier 2025 – Récit diffusé en janvier 2026

Voilà 2 semaines que nous sommes rentrés. Je passe en revue le milliers de photos, vidéos prises. J'ai besoin de me reconnecter avec ce vécu pour que les mots s'activent sur cette page blanche. Tous ces mots dans ma tête depuis notre retour se bousculent vers la sortie. Je ressens un besoin fort de partager les pensées, les émotions, les observations, les interprétations, les constats, les besoins, les beautés de ce voyage, de ce pays.

Nous voilà à 3H30, le Mardi 7 Janvier 2025, Sylvie nous rejoint à la maison pour profiter de la navette qui nous mène à l'aéroport. Sylvie a cette énergie très rassurante qui émane d'elle. Une sérénité, une douceur, une assurance qui, déjà dans ce premier moment de voyage ensemble, me portent.

Vivre ce type de voyage avec mes enfants est évident pour moi. Je ne pouvais l'imaginer autrement. Je me sens solide, ancrée avec cette volonté. Pourtant, en accueillant Sylvie, je sens qu'une part de moi est soulagée. Je ne l'avais pas perçu jusqu'à ce moment précis. Je remercie la vie, et me félicite d'avoir su dire oui à la volonté de Sylvie, de profiter de ce voyage avec nous.

Nous roulons encore endormis, les échanges sont rares et discrets.

Je nous regarde tous les 4 et réalise que le voyage commence. J'emmène mes enfants au Sénégal, vivre une expérience humanitaire.

4H15, arrivés à l'aéroport, nous sortons de la navette, nous sommes saisis par le froid, occupés à gérer les valises et trouver Justine qui nous rejoint ici.

Pour les enfants, voyager en avion est presque une première (Paul avait 18 mois et 5 ans lors de ses premières expériences, il ne s'en souvient pas). Pour autant, ils paraissent sereins, excités par ces découvertes.

Moi, je n'ai qu'une hâte, que l'enregistrement et le contrôle sécurité soient faits. La préparation des valises a été fastidieuse. Les dons matériels sont nombreux et pèsent, ai-je bien respecté les limites, les règles ? La pharmacopée (précieuse) qui nous accompagne va t-elle passer les contrôles sans encombres ?

Justine arrive. Un pas assuré. Du haut de son 1m55 et de son jeune âge (20 ans de moins que Sylvie et moi), elle amène un lead. Tout comme nous, elle a déjà voyagé en avion. Sa façon à elle d'utiliser cette expérience c'est de se placer en guide, en tête de groupe. Je m'amuse intérieurement de cette organisation. Le parallèle qui s'installe furtivement dans mon esprit est l'attitude que je pourrais avoir avec mes parents si, avec leur âge avancé, je les guidais dans une situation similaire.

Ah cette jeunesse ! Je laisse faire et y trouve un certain confort.

Nous sommes dans la salle d'embarquement. Pas de supplément bagage, et ma pharmacopée est passée ! Je me mets petit à petit bien en conscience de ce que nous vivons. L'énergie du groupe se crée doucement. Le duo Sylvie/Justine prend forme. Elles se connaissent peu. Elles savent qu'elles partageront leur chambre tout au long du séjour. Déjà, dans cette salle d'embarquement, elles installent l'énergie de leur duo. Le trio Christelle/Paul/Flora, mère et enfants, l'énergie est déjà bien installée, et je sens bien que Flora, 12 ans, est très attirée par l'énergie du duo Sylvie/Justine.

Une solidarité, une attention, une joie commune d'être à l'aube de vivre une expérience extraordinaire nourrissent notre « club des 5 » nouvellement créé.

Nous avons pris place dans l'avion, notre voyage commence réellement. Je suis dans l'accueil de tout ce qui me sera donné de vivre. C'est peut-être déjà la « cool attitude » Sénégalaise qui est là en moi.

La nuit est toujours là, il neige. C'est l'heure. Décollage. 6H20 de vol. Durant ce voyage, la fatigue est très présente, nous avons 1 nuit à récupérer. Nous sommes admiratifs de ce que nous voyons par le hublot. Les enfants sont impressionnés par cette vue. Leur point de vue du ciel est une

grande découverte, ils sont émerveillés. Ajoutons à cela, les repas, attendus avec impatience, ils sont comblés.

12H15, sur le sol Sénégalais, nous récupérons nos valises et M. Abdou est là pour nous accueillir. Que c'est confortable d'avoir un taxi qui nous attend à notre arrivée. Nous sortons de l'aéroport. Choc thermique ! Quelle lumière ! Quelle chaleur ! c'est agréable !

Nous sommes installés dans le taxi-bus. M. Abdou a pris soin de remettre une bouteille d'eau à chacun. Nous sautons tous dessus ! Avant de prendre la route, je veille à ce que les enfants aient bien leur ceinture. Ah...je ne pourrais pas mettre la mienne, il n'y en a pas. Je comprends qu'au cours de ce séjour, nos automatismes européens seront réactifs. J'observe le taxi-bus rapidement. Je vois que M. Abdou en prend soin. Je vois de nombreuses autres voitures autour de nous, en bien mauvais état. Je comprends le système D. Ma vision de la situation change très vite et j'honore ce que M. Abdou sait entretenir pour vivre de son métier. Cette ceinture inexistante devient anecdotique.

Près d'1 heure de route pour enfin serrer Wanda dans mes bras ! Nous travaillons sur notre projet depuis près d'1 an, j'ai hâte « de la voir peau » comme disent les sourds.

Tout au long de la route, M. Abdou partage ses connaissances, la culture de son pays. Nous sommes enfin dans la réalité de notre projet !

Dans le paysage qu'il nous est donné de découvrir, il y a toutes ces grandes maisons inachevées qui nous interpellent. M. Abdou nous explique que ces maisons ont été commandées par des hommes polygames, qui cherchent à loger leurs femmes et enfants en un même lieu. La gestion financière, l'anticipation financière n'étant pas optimale, en cours de construction, ces hommes se rendent compte qu'ils n'arrivent pas à tout payer. Les maisons restent alors inachevées, inoccupées et n'appartiennent plus à leur propriétaire. Les familles restent dispersées. Nous découvrons ainsi dans son récit que les femmes n'habitent pas d'office avec leur mari. D'autres rencontres au cours de notre séjour confirmeront cela et expliqueront que, pour l'homme sénégalais qui fait le choix de la polygamie, l'épouse est synonyme de richesse, de reconnaissance d'un statut social. Certains hommes épousent des femmes à l'autre bout du pays. La cérémonie de mariage, ou plutôt l'acte de mariage peut se faire en visio. La reconnaissance du statut social n'est pas synonyme de richesse financière. Trop souvent, les familles ont peu de ressources. Les femmes se retrouvent seules avec les enfants, à tout gérer. Des mères qui peuvent être très jeunes et parfois dépassées. Dans ce premier contact avec le Sénégal, nous découvrons la banlieue de Dakar puis Saly. Deux villes urbanisées, qui tendent vers la modernité. Et pourtant, que d'enfants seuls, qui cherchent à récolter ce que les Toubabs (les blancs) auront à leur donner.

La voix de M. Abdou qui expose ces conditions de vie, semble prise à la fois par la compassion et par la consternation.

M. Abdou nous paraît jeune. Sa bouille ronde et son large sourire lui donne naturellement un air sympathique. Son pantalon de costume, allié à la chemise recouverte d'un pull col en V, transmettent parfaitement sa volonté d'engagement professionnel. Il travaille essentiellement avec des touristes. Il est l'agence de taxis privilégiée d'Asso AFO. Wanda apprécie particulièrement sa ponctualité et l'accueil qu'il réserve à ses clients. La ponctualité est un vaste sujet au Sénégal. Pour les européens que nous sommes, le lâcher prise a été parfaitement travaillé à ce niveau là !

M. Abdou fait partie de ces jeunes Sénégalais qui adoptent dans leur vie professionnelle et personnelle une vision élargie au monde européen, pour ne pas dire française. La France reste très présente sur le territoire Sénégalais. La langue administrative officielle est le français. Les panneaux de signalisation, peu nombreux, que nous observons sur cette route qui nous mène de l'aéroport à la maison des volontaires d'AFO, sont en français. Leur monnaie se nomme encore « Franc CFA » alors qu'en décembre 2019, un nouvel accord de coopération monétaire entre la

France et l'UEMOA (Union Monétaire Ouest Africaine) a été signé. Dans cet accord, initié par les pays africains concernés, il est prévu notamment le retrait de la France des instances de gouvernance de la zone, il est également prévu de passer de l'appellation « franc CFA » à « ECO ». Ce changement relève de l'UEMOA, depuis 5 ans. Il n'est pas encore effectif.

A noter toutes ces références françaises, je me surprends à trouver cela normal par rapport à l'histoire coloniale tout en me raisonnant sur le fait que le Sénégal est tout de même un pays indépendant depuis 1960. Les accords de coopérations instaurés pour accompagner l'indépendance du pays maintiennent une forme de dépendance. Le terme de néocolonialisme est d'ailleurs largement employé dans les divers écrits. La connotation française reste très présente. En même temps, les premiers contacts de la France avec le Sénégal datent du XVI^e siècle après la découverte des côtes africaines par les explorateurs européens.

Les accords de coopération franco-sénégalaise couvrent tous les secteurs et ont pour objectif d'accompagner le pays nouvellement indépendant dans son développement économique et social. Le premier accord passé porte sur le transfert des compétences. En 1973, le Sénégal demande la révision de ses accords de coopération avec la France. Cette phase constitue un tournant dans les relations françaises postcoloniales. Les nouveaux accords vont être signés en 1975. Leur principal souci était de relever les défis économiques, sociaux et politiques de leur État naissant et ces tâches s'avéraient impossibles sans le soutien de l'ancienne métropole. La France, en contrepartie demande une coopération qui lui permettra finalement de préserver sa présence. Ce nouveau système de relations franco-africaines résiste durant la première décennie des indépendances. En revanche, les objectifs et les modalités n'étaient pas compatibles à l'exercice de la souveraineté des États africains. Deux décennies se sont écoulées après l'indépendance et le pays s'est retrouvé dans une crise économique et sociale qui l'a conduit à un Plan d'Ajustement Structurel. La priorité est de favoriser une coopération dont les effets sur les populations sont plus bénéfiques et rapides. C'est dans ce cadre qu'est née la coopération décentralisée depuis 1994. Il faut, dans le même temps, prendre en compte l'arrivée de nouveaux partenaires comme la Chine, les États-Unis et la Russie. La Chine est alors perçue au Sénégal comme une alternative à la coopération française. Mais cela est une autre histoire...

Ce lien français, visiblement encore très présent au Sénégal ramène donc indéniablement à cette colonisation sur des siècles, à l'esclavage, à l'utilisation du peuple Sénégalais lors de la 2^{ème} guerre mondiale. Je me demande alors comment est perçu ce petit groupe de français qui vient faire son action humanitaire. Lors du passage de la douane à l'aéroport, j'ai senti de la part du douanier une forme d'agacement lorsque que je lui réponds que nous rejoignons une ONG à Saly. D'autant qu'avec une population de 4000 habitants qui passe à environ 20 000 en pleine saison avec les touristes principalement français et belges, Saly est une station balnéaire réputée pour ses nombreux hôtels, restaurants, boîtes de nuits, résidences gardées pour européens, haut lieu du tourisme de masse au Sénégal. Nous, les touristes, nous avons contribué à une transformation conséquente de Saly. Saly a longtemps été une des capitales de la pêche au gros au Sénégal. C'est d'ailleurs cette activité qui a généré un exode de la campagne Sénégalaise lorsque que la baisse du cours des arachides et des oléagineux a mené cette culture à la chute. C'est aujourd'hui avant tout une station balnéaire internationale peuplée par des populations dont les cultures, les religions et les nationalités sont différentes. Les activités traditionnelles (agriculture, pêche) cèdent la place à l'activité touristique. C'est un regret personnel sur ce voyage que je ressens à posteriori, de ne pas avoir questionné plus de Sénégalais sur cette perception du toubab.

Nous voilà maintenant très proches de la villa des volontaires !

La résidence « Park avenue », sécurisée par une garde 24h/24, est là. Je ne saurais dire combien de maisons renferme cette résidence, ni de qui elle est peuplée. J'observe tout de même croiser un bon nombre de toubabs sur le parking et sur le chemin qui mène à la porte de la villa.

Je suis tellement excitée à l'idée d'enfin rencontrer Wanda ! Enfin je vais pouvoir lui signifier ma gratitude en direct !

Nous pénétrons dans l'enceinte de la villa. Un jardin verdoyant et fleuri nous accueille puis la voix de Wanda que je reconnais. Elle est là ! Accompagnée d'une stagiaire de l'association, Marie, et d'Assane, l'informaticien de l'association. Ils travaillent sur la terrasse. Je connecte avec le fait qu'ici, et surtout à cette période de l'année, on vit dehors tellement le climat est propice ! Trop bien !

Ça y est ! Nous nous voyons enfin peau !

Visite du lieu, nous prenons possession de nos chambres. Une belle surprise quant au confort. Nous aurons l'occasion dans les jours qui suivent de mesurer la chance que nous avons en France d'accéder facilement à l'eau... chaude.

Pour clore cette première journée Sénégalaise, Wanda nous emmène jusqu'à la plage. Les pieds dans le sable, nous découvrons cette flore magnifique et un paysage digne de cartes postales.

Nous marchons parmi les jeunes hommes Sénégalais venus entretenir leur forme. Ils se retrouvent chaque jour sur la plage, à partir de 17H pour faire du sport. Et, un peu plus loin, les bars, restaurants de bord de mer où nous prenons le temps de boire un verre, à l'image de tous ces européens déjà attablés. Notre premier Bissap sur la terre Sénégalaise ! Cette boisson traditionnelle à base de fleur d'hibiscus agrémentée de sucre et parfois de menthe ou gingembre offre un goût délicieux de fruits rouges. Le sucre apporte un équilibre à l'acidité originelle de cette plante. On le consomme aussi bien chaud que froid. Cette boisson est réputée pour ses nombreux bienfaits sur la santé. Elle joue un rôle favorable dans l'élimination des toxines, dans la fluidité du sang et est excellente contre l'hypertension. Elle est riche en vitamines, protéines, minéraux. Elle a des vertus diurétiques, digestives et antiseptiques. Avec le bouye, elle a été notre boisson principale du séjour. D'ailleurs, le mélange bouye bissap qu'affectionne particulièrement Wanda, nous a séduit aussi. Avec le bouye, l'aspect en bouche est plus dense et fibreux. Personnellement, j'aime cette consistance. Le bouye appelé aussi pain de singe, est le fruit du baobab, ce bel arbre, fort, emblème du Sénégal. On l'appelle aussi l'arbre à palabres, qui est un lieu traditionnel de rassemblement, à l'ombre duquel on s'exprime sur la vie en société, les problèmes du village. C'est aussi un lieu où les enfants viennent écouter un ancien du village conter des histoires. Nous aurons l'occasion de vivre des moments de rassemblement comme cela sous l'arbre à palabre au cours de nos actions dans le Fouta.

Nous voilà donc sur cette plage, à découvrir le bouye, riche en vitamine C, fibres, calcium, magnésium et antioxydants qui aide à la digestion, renforce le système immunitaire. Une vraie cure de santé que nous démarrons !

Nous passerons notre soirée à la villa des volontaires avec la préparation partagée du repas.

La première nuit, tout comme les suivantes d'ailleurs, sera agitée pour moi. La chaleur ambiante dans la pièce incite à dormir fenêtres ouvertes. Entendre la vie nocturne dynamique de Saly avec le son des djembés, les chants qui les accompagnent puis à partir de 4h30, l'appel à la prière qui résonne pour les 95 % de la population Sénégalaise musulmane, je n'arrivais pas à me laisser emporter par le marchand de sable.

Nous commençons cette deuxième journée, Mercredi 8 Janvier, par la rencontre de Cathy. Elle est en charge de l'intendance de la maison des volontaires. C'est grâce à elle, qu'au déjeuner de 14h30, nous mangeons tous ensemble notre premier repas sénégalais. Un régal !

Avant ce déjeuner, avec Justine nous avons accompagné Wanda au Daara. Wanda nous explique qu'il s'agit d'un orphelinat. AFO soutient ce Daara en proposant des séances d'alphabétisation et en prenant à sa charge des coûts d'amélioration du lieu (tables, bancs, lits, etc...). Nous allons donc, ce matin là, rencontré le maçon qui construit la base qui accueillera des matelas, permettant aux enfants de dormir confortablement. Je n'étais pas du tout préparée à ce que j'ai découvert. A peu près 50 enfants sont accueillis dans ce lieu. Mon cerveau de petite française en connectant sur le mot orphelinat n'avait pas du tout imaginé qu'en fait ces enfants disposent d'un point de ralliement, sans mobilier, à l'exception d'un lit 2 places (pour 50) et dans la salle d'apprentissage du Coran, des tables et bancs. Le Daara est pris en charge par le Marabout, chef religieux musulman, enseignant coranique, et sa femme. Ils n'ont visiblement que peu de moyens financiers si bien que les enfants sont incités à mendier pour leurs besoins de base. Nous nous interrogeons alors sur les causes de ce nombre important d'enfants en Daara. Les informations que nous récoltons à ce sujet nous ramènent à ce que nous avons évoqué dès notre arrivée à Dakar. La polygamie où les mères se retrouvent bien souvent seules avec leurs enfants, sans moyens, très jeunes et dépassées.

Nous restons peu de temps au Daara. Wanda fait le point avec le maçon et avant de dire au revoir aux enfants, en profite pour leur transmettre un peu de français à travers le chant et des jeux de mains. Ses interventions sont informelles, courtes mais répétées. Je me dis que toute occasion est bonne à prendre pour apporter les petits plus à ces enfants. Wanda reviendra le lendemain avec Sylvie pour un temps plus long d'apprentissage.

Je repars touchée par ces conditions de vie. La suite de la journée sera plus légère.

Nous partons à la découverte de la mangrove à la lagune de Somone. La mangrove est un écosystème de marais maritime incluant un groupement de végétaux spécifiques et ligneux, qui se développent dans la zone de balancement des marées. On pourrait dire que la mangrove est un carrefour où se rencontre l'eau douce, la terre et l'eau de mer. A la lagune de Somone, ce sont les palétuviers qui constituent sa végétation essentielle. Cette magnifique réserve naturelle regorge d'oiseaux de toute part, plus de 150 espèces et s'étend sur 700 hectares.

Sur l'un des petits îlots sableux couverts de coquillages, il y a cet étrange baobab nain qui a résisté à l'air salin et a poussé tout en épaisseur. Il est devenu un arbre fétiche et ses branches sont recouvertes de coquillages. Chaque coquillage correspond à un vœu secret des promeneurs. Nous y avons évidemment laissé les nôtres.

Dans ce lieu préservé, nous découvrons le travail de femmes qui récoltent les huîtres, installées il y a quelques années dans cet espace par un breton. Ces femmes, courbées en deux, les pieds dans la lagune, cueillent les précieux fruits de mer qui assurent la survie de leur famille. Outre les huîtres, elles recherchent des coquillages pendant des heures, rentrent chez elles au soleil couchant après quarante-cinq minutes de marche à travers la lagune. Lors de la visite, notre guide met en avant le respect collectif porté à ces femmes. Il les qualifie de très braves et courageuses. Le ministère de la femme leur a d'ailleurs offert une pirogue pour les soutenir dans leur activité.

Après cette visite, Wanda nous fait découvrir une plage retirée. Nous nous installons au bar « face à l'eau » pour un bouye/bissap ! Et profiter de ce que cette belle nature nous offre. Le bruit des vagues, le sable fin, le coucher de soleil. Un moment de détente, de connexion, de plaisir, de bonheur. C'est la première journée que nous passons avec Wanda. Je découvre son entrain, sa frivolité, qu'elle partage avec Flora sur la balançoire. Nous avons aussi pu découvrir son engagement sans faille dans sa mission humanitaire. Dévouée à son association. Son téléphone accroché autour du cou est son outil de travail de tous les instants. Une coordination à faire, un accompagnement de futurs volontaires à faire, le relai sur les réseaux sociaux à faire. Chaque instant est employé. Je suis d'ailleurs impressionnée par son inspiration et sa faculté à créer des

posts Facebook en quelques minutes. Nous vivons à peine le moment, qu'il est déjà partagé ! Un dévouement total.

La journée suivante, Jeudi 9 Janvier, nous profiterons de temps libre pour aller à la rencontre des commerçants connus de Wanda. Ils la nomment la Sénégalaise. C'est confortable pour nous de bénéficier de ce statut que Wanda construit depuis 10 ans dans ce pays. Être accostées, devoir marchander sans vraiment connaître la valeur de ce que nous marchandons, faire la part du vrai/du faux. Les Sénégalais ont une telle faculté à entrer en contact, à transmettre la joie avec leur large sourire, leurs mots chantants, qu'on aurait vite fait de se laisser convaincre. Mais la Sénégalaise veille. Quand le marchand devient trop insistant, le Wolof que Wanda développe d'année en année vient à bout de ces insistances. Parler leur langue...Un sésame. J'y vois l'honneur et le respect reliés à notre histoire ancienne commune.

Cette journée temps libre sera aussi l'occasion de passer de longs moments à échanger avec Agnès, la secrétaire, trésorière d'Asso AFO. Agnès est du sud de la France, installée au Sénégal depuis une dizaine d'années. Nos échanges sont riches. Elle nous transmet tous ses savoirs sur le Sénégal. Nous découvrons derrière ce corps frêle, une femme aux expériences intenses. Ses récits sont teintés de musique (elle est musicienne), de sagesse, de sérénité, de dévouement. La cause de l'enfant lui est chère tout comme celle du handicap dans laquelle elle a longtemps évolué professionnellement. C'est l'occasion d'aborder le handicap au Sénégal. La prise en charge est faible. La synthèse que j'en ai faite est qu'ils ne savent pas quoi faire du handicap. Les handicapés ne sont pas du tout intégrés. Je me dis alors que la présence de Paul, sourd, a plus de sens que nous ne l'avions imaginé.

Pour clore cette journée, nous attendons l'arrivée de Fred et Sophie, un couple de volontaires du sud de la France qui nous rejoint pour la suite du séjour.

Nouvelle journée, Vendredi 10 Janvier, atelier Batik organisé par Binta, la coordinatrice d'AFO. Notre participation à cet atelier aide une famille à vivre. Et leur partenariat avec AFO leur permet de bénéficier du financement d'amélioration de leur espace de travail qui a besoin d'ombre. Nous le vivons en direct. Livraison du matériel pendant notre atelier. Pendant ce temps, nous sommes accueillis avec l'ataya, le thé traditionnel au Sénégal. Les étapes de préparation répondent à un rituel précis. Faire bouillir l'eau et le thé dans la théière. Ajouter du sucre puis refaire chauffer puis mijoter. Transvaser dans un verre, puis du verre à la théière, puis de la théière à un autre verre. Transvaser ensuite de verre en verre, bien haut pour aérer et faire de la mousse, plusieurs fois. Pour servir, la mousse doit être d'1 cm minimum. La dégustation se fait à trois reprises. Ce sont « les trois normaux ».

Avant chaque nouvelle dégustation, les étapes de préparation sont reprises. Pour le deuxième et troisième thé, de la menthe et du sucre sont ajoutés. Les verres sont lavés entre chaque thé. Il est toujours prévu plus de thé pour en proposer aux gens qui passent. Il se dit que le premier thé est amer comme la mort, le deuxième doux comme la vie et le troisième sucré comme l'amour.

Pendant que nous prenons ce thé et que nous écoutons les premières étapes du batik, nous observons l'espace autour de nous. Leur lieu d'habitation. Cette vaste étendue de sable délimitée par trois murs qui servent de tableau. Nous sommes interpellés par cette inscription sur le mur central : « Attention, ce terrain n'est pas à vendre ». Au Sénégal de nombreux terrains sont acquis par « délibération », un document administratif délivré par la mairie compétente. Au regard de la loi, un terrain obtenu par délibération est considéré comme non immatriculé. Avec une délibération il est possible de cultiver le terrain ou y construire une maison mais sans aucun droit sur la propriété. La parcelle acquise ne peut donc faire l'objet d'une vente ou encore moins être

mise en location ou être hypothéquée pour obtenir un crédit bancaire. Aucun document officiel ne prouve la propriété du terrain. Si quelqu'un d'autre prétend qu'il est le propriétaire, il sera difficile de prouver le contraire. C'est comme cela que des terrains peuvent être vendus par des non propriétaires. L'inscription sur ce mur vise à prévenir des acheteurs.

Nous sommes également interpellées par le contraste de cet endroit où nous sommes, avec cette maison flambant neuve, moderne et immense, juste derrière ce mur.

Revenons à l'atelier. Toutes les étapes du Batik sont expliquées. L'idée est de plier un linge en maintenant les plis par des liens de façon à ce qu'au moment de plonger ce linge dans la teinture, les espaces pliés soient préservés de toute coloration. Nous percevons la satisfaction de ce couple à nous initier à leur métier. Leurs créations sont magnifiques.

Cette technique nécessite l'utilisation de produits chimiques pour fixer la teinture. Les mesures de sécurité sont mentionnées. Pour autant, elles ne sont pas respectées. Pas de masque porté par ce couple artisan. Binta, coordinatrice d'AFO, leur mentionne l'importance de ces règles, en vain. Elle dira que « le Sénégalais est comme ça, il sait mais ne fait pas ».

Pendant cet atelier, notre présence a attisé la curiosité des enfants dans la rue. Ils viennent à notre rencontre. Nous touchent. Nous tiennent la main. J'observe leur aisance à entrer en contact. J'observe cette liberté qu'ils ont d'aller et venir, sans voir d'adultes autour alors qu'ils ont, à peine, entre 3 et 8 ans. Dans notre société française gouvernée par la peur, en tant que parents, laisser les enfants de cet âge seuls aller à la rencontre d'inconnus est devenu rare.

Ce climat de confiance que nous vivions est agréable. D'autres enfants, plus grands, adolescents sont présents depuis notre arrivée. Nous les avons naturellement pris pour les enfants du couple artisan, surtout la jeune fille qui a préparé l'ataya. En fait, aucun de ces enfants n'est à eux. Je souris de ce constat et il me revient ce proverbe africain « il faut tout un village pour élever un enfant ».

C'est la fin de l'atelier, nous sommes tous fiers de nos créations !

Nous rentrons à la villa des volontaires. Sur notre chemin, nous découvrons plusieurs écoles, essentiellement privées. Elles sont payantes donc accessibles aux plus aisés.

Pour les autres, il y a l'école publique. Sur les murs de quelques-unes, nous pouvons lire des inscriptions de prévention destinées aux jeunes filles à propos des grossesses précoces.

En 2024, d'après le rapport « Adolescentes en situation de grossesse : le cas des élèves filles », réalisé par le GEEP avec l'appui de l'UNFPA, « un nombre alarmant de jeunes Sénégalaises âgées de 15 à 19 ans se retrouvent confrontées à une maternité précoce... ». « Une part significative d'entre elles abandonne l'école en raison de la stigmatisation liée à leur grossesse, ce qui limite non seulement leurs perspectives d'avenir, mais également leur accès à des informations essentielles sur la santé reproductive. Ce manque d'éducation contribue à un cercle vicieux où l'ignorance renforce la vulnérabilité des jeunes filles. Les auteurs de ces grossesses sont souvent des partenaires plus âgés, ce qui soulève des préoccupations sur les dynamiques de pouvoir et les relations inégales. Par exemple, dans 40 % des cas, les grossesses sont le résultat de relations avec des hommes âgés de 5 à 10 ans de plus que les jeunes filles. Ces relations sont marquées par une asymétrie qui peut mener à des situations de coercition, de contrainte et de violence. Les causes de ces grossesses sont multiples et interconnectées. D'une part, il y a le manque d'éducation sexuelle complète. De nombreuses jeunes Sénégalaises ne disposent pas des informations nécessaires pour prendre des décisions éclairées concernant leur sexualité, et les foyers laissent souvent les jeunes filles mal informées sur les risques liés à leur sexualité.

D'autre part, des facteurs socio-économiques tels que la pauvreté et le manque d'accès aux services de santé exacerbent cette problématique. Les mariages précoces, les violences basées sur le genre et les stéréotypes liés à la féminité influencent également les comportements sexuels des

jeunes filles. Les difficultés à accéder à la contraception, aux tests de grossesse et aux soins prénataux sont particulièrement marquées dans certaines régions. Dans certaines communautés, les adolescentes sont souvent confrontées à des pressions sociales qui les poussent à entrer dans des relations précoces, parfois sans consentement éclairé. ».

Arrivés à la villa des volontaires, nous discutons de cet aspect avec Agnès, qui avec son travail, côtoie ce public. La prévention sur ce sujet au sein des familles est compliquée, culturellement parlant.

Nous poursuivons cette journée à trier et organiser les dons matériels que nous avons apportés. Nous en profitons pour réorganiser toute la réserve de dons conservée dans le garage de la villa des volontaires et préparer les dons qui seront emmenés à Saint-Louis et à Donaye Walo, dès le lendemain. Les dons sont essentiellement des vêtements, du matériel scolaire, des jeux pour les enfants et le nécessaire pour les ateliers créatifs prévus pour le voyage de Février avec un autre groupe de volontaires. Pour notre groupe, c'est avec beaucoup de laine que nous voyagerons demain, pour notre atelier créatif mené par Flora et Justine.

J'aime beaucoup ces moments de coopération, de travail collectif. Nous œuvrons dans la joie et je suis pleinement satisfaite de cette volonté solidaire. Pour prolonger ces moments conviviaux, Agnès et Max (le chien sauvé par Agnès quelques jours avant notre arrivée) nous emmènent marcher sur la plage de Saly et siroter le fameux bouye, bissap ! Et nous profitons de nouveau du beau spectacle de la nature.

Pour clore cette journée, Agnès propose que toute la troupe découvre la case du conteur. Une soirée gourmande, contée et musicale nous attend !

La case du conteur est un espace des arts et de la culture proposé par Elhadji. Dans ce lieu, il y a un restaurant et un accueil périscolaire, où Agnès anime d'ailleurs des ateliers musique. Nous profitons alors d'une soirée magnifique autour d'un bon repas, préparé par Nathalie, l'épouse d'Elhadji.

Cette soirée est menée par Elhadji qui, au cours du repas, partage un conte africain et enfin, un moment musical au son des djembés et chants africains ! Ce soir-là, la case du conteur accueille plusieurs artistes, dont Konan Konaté, invité récurrent et Zale Seck, un artiste sénégalais auteur, compositeur, percussionniste, guitariste, chanteur et danseur, expatrié au Québec depuis 10 ans. L'esprit de la case du conteur, qui finalement est l'esprit sénégalais tout simplement, permet aux musiciens présents dans la salle de rejoindre ces invités sur scène pour jouer ensemble.

Évidemment ! Wanda était de la partie ! Et pour nous, nos premiers pas de danse sur la musique africaine, sur le sol africain !! J'attendais tellement ça !!

Sylvie, notre reine de danse biodynamique est totalement dans son élément. Tellement dans son élément que Zale Seck a tenu à lui signifier en fin de soirée. Une fierté pour Sylvie !

Avant de m'endormir ce soir là, je sens mon cœur rempli. Cet accueil tellement joyeux que nous avons eu, cette ouverture à l'autre, cette invitation à créer ensemble et ce flegme sénégalais. Depuis notre arrivée, les sourires, les voix chantantes, le dynamisme de toutes les personnes que nous rencontrons m'interpellent. Certes, nous rencontrons des personnes engagées et ouvertes puisqu'elles avancent avec Asso AFO mais au-delà de ces personnes, la culture africaine place la musique et la danse au centre. Quelle formidable opportunité de joie qui rythme leur quotidien.

Samedi 11 Janvier, départ pour Saint-Louis, ville étape avant notre séjour à Donaye Walo. J'ai hâte de mettre en place nos actions humanitaires. J'attends cela depuis notre arrivée.

Nous voyageons en minibus, conduit par Idy. Idy restera avec nous pendant toute la durée de notre séjour à Donaye Walo. Et Assane, le responsable informatique d'Asso AFO, nous rejoint. Nous

sommes donc maintenant un groupe de 10 voyageurs solidaires humanitaires. Notre voyage jusqu'à Saint-Louis durera 6 heures. 500 KMS vers le nord du Sénégal. Une belle occasion de découvrir les multiples visages du Sénégal. J'ai la chance d'avoir Assane près de nous, un vrai guide !

À proximité de Dakar, nous roulons sur l'autoroute. Une autoroute identique à celles que nous avons en France. Puis nous nous enfonçons dans la campagne Sénégalaise et passons sur des routes de terre. Dans les villes plus peuplées, en bord de route, les marchands en tout genre se massent. Beaucoup de fruits, de légumes, de cacahuètes, de noix de cajou. Dans les marchés plus conséquents nous pouvons voir de la viande, du poisson, posés au sol.

À peu près à 200 kms de Dakar, nous traversons la ville de Touba, siège de la confrérie musulmane des Mourides. Dans nos conversations, Agnès nous a exposé ce fonctionnement de confréries au Sénégal. Le Sénégal est très attaché aux us et coutumes. Les confréries ont une place extrêmement importante. Chaque jeudi soir...et nuit, les disciples chantent, en boucle, à la gloire du créateur de leur confrérie, du représentant de leur confrérie.

Chaque confrérie a ses priorités dans son interprétation du Coran. Il y en a 4.

La confrérie Khadiriya, la plus ancienne. Elle a joué un rôle primordial dans l'islamisation des populations de l'Afrique subsaharienne. Elle a été fondée au cours du XVIIIe siècle.

La confrérie Tidjaniya, l'une des confréries les plus répandues en Afrique. Elle est introduite au Sénégal au XIXème siècle. Cette confrérie Tidjane comprend 6 familles religieuses, regroupées autour de Tivaouane (bastion religieux principal).

La confrérie des Layennes que l'on retrouve principalement dans la Grande Région de Dakar. Fondée en 1884. Elle représente moins de 2% de la population musulmane au Sénégal. Elle a été fondée autour de l'égalité sociale et de la ferveur religieuse.

La confrérie Mouridiya, l'une des confréries les plus dynamiques au Sénégal. Elle a été fondée en 1887 par le marabout Serigne Touba en lien avec la ville de Touba. Touba est devenue la cité sainte du mouridisme. Les principes du travail et de la soumission à la volonté divine sont au cœur de la vie quotidienne des Mourids.

Lorsque nous traversons cette ville de Touba, Wanda et Assane nous expliquent qu'au mois de février se tient le célèbre pèlerinage annuel, le Magal. Des millions de disciples affluent. Ils sont accueillis, nourris, logés gratuitement. La confrérie prend tout à sa charge. Elle a de grands moyens financiers. Sur l'échiquier national, la population mouride est composée de 30% de disciples, mais la communauté se caractérise par son réseau d'allégeances de fidèles, disséminés un peu partout à travers le monde, particulièrement dans les grands centres urbains occidentaux (Paris, New-York, Rome, etc.). C'est ce qui permet ce confort financier.

Nous sentons bien effectivement que la religion prend une place importante au Sénégal. Les prières sont visibles partout où nous allons, l'appel à la prière et les chants religieux interpellent nos oreilles. C'est un mode de vie.

Les kilomètres défilent. La route nous offre de belles surprises. Plus nous approchons du Nord du Sénégal, plus le paysage est sec, aride et dépeuplé.

Nous arrivons à Saint-Louis ! Cette première journée, nous la partageons avec l'association « Les enfants de l'alliance ». Amadou et Sarah, l'éducateur et la secrétaire de l'association ont préparé un accueil musical au rythme du djembé !

Nous passons un peu de temps avec quelques élèves en classe puis direction le terrain de foot !

De notre groupe, Fred fera une apparition sur le terrain pendant le match, Assane et Paul auront suffisamment de cardio pour tenir 1 mi-temps ! Le temps nécessaire pour Paul de marquer 3 buts ! Intégration assurée pour lui !

Nous sommes impressionnés par cette faculté des enfants à jouer au foot, pieds nus !

Le tas d'ordures qui borde le terrain de foot, voire qui se mêle au terrain de foot nous interpelle. Mais qu'importe, pour Amadou et ses acolytes, accompagner ces enfants reste le plus important alors système D et adaptation sont les maîtres mots au Sénégal.

Très vite une foule d'enfants, d'adolescents se masse autour du terrain. Le plaisir autour de ce sport est partagé.

Fin du match, nous retournons au siège de l'association « les enfants de l'alliance », pour un goûter partagé, préparé par Sarah. Nous découvrons que Sarah, qui est française, habite tout près de Thionville...et c'est à Saint-Louis du Sénégal que nous nous rencontrons :)

Des fatayas nous sont servies, délicieuses. Accompagnées évidemment par du bouye et du bissap.

C'est le moment pour Wanda de nous annoncer que pour cette nuit à Saint-Louis, notre groupe sera éclaté. La cohésion, le soutien, la bienveillance qui portent notre groupe se trouvent ébranlés. Nous prenons conscience à ce moment là de l'importance d'avancer ensemble dans cette aventure humanitaire et solidaire. Nous sommes vraiment dans une grande expérience de vie humaine.

Le choc passé, nous vivons donc chacun et chacune une soirée et une nuit en immersion au sein de familles de Saint-Louis.

Paul, Flora et moi restons au siège de l'association où Amadou habite. Nous passons une belle soirée en compagnie de son fils et d'un ami qui l'épaule régulièrement dans l'accompagnement des enfants des rues. Jusque tard le soir, les enfants viennent frapper à la porte d'Amadou pour demander à manger. Chaque fois Amadou donne quelque chose. Je suis très touchée par cet homme. Il voue sa vie aux arts et spectacles, et aux enfants : cracheur de feu, chanteur, danseur, musicien et éducateur. Il élève seul son fils de 17 ans, qui fait preuve d'une grande maturité. Ses projets immédiats sont de réussir son bac à la fin de l'année scolaire puis poursuivre ses études.

À travers nos discussions avec Amadou, je perçois beaucoup de sagesse et de dévouement. Le leitmotiv d'Amadou c'est : « on est ensemble, hein ». J'aime bien cette idée. Les enfants sentent cela, qu'il est avec eux. Je suis admirative d'observer la douceur et la fermeté qu'Amadou installe dans sa relation avec les enfants. Ils semblent être dans un grand respect vis-à-vis de lui.

Au cours de la soirée, pour marquer notre reconnaissance, Paul a offert un conte signé. Quelques enfants des rues étaient présents, absorbés par ce spectacle. Amadou leur a expliqué le handicap de Paul et le mode de communication utilisé en conséquence. Une grande surprise pour ces enfants car au Sénégal, le handicap est peu pris en charge et encore moins mis en avant. Paul a reçu beaucoup de reconnaissance de la part d'Amadou au point de recevoir une invitation à mettre en signes les contes écrits par Amadou !

Pour démarrer notre 2ème journée à Saint-Louis, dimanche 12 Janvier, nous avons tous rdv à l'Hôtel de la Poste, escale préférée de l'aviateur Jean Mermoz aux grandes heures de l'Aéropostale. Cet hôtel est magnifique. Le temps d'un verre de Bouye – Bissap, d'une visite du patio verdoyant où les chants d'oiseaux résonnent et nous rejoignons Modou, notre guide pour une visite en calèche. Avec beaucoup d'humour, il nous conte l'histoire de sa ville, l'histoire du Sénégal... Saint-Louis, inscrit au patrimoine de l'UNESCO depuis 2000, est la première capitale de l'Afrique occidentale française, jusqu'en 1902 et capitale du Sénégal jusqu'en 1957.

C'est à partir de 1659 que les français s'installent avec leur première fortification à Saint-Louis, qui après quelques batailles avec les Anglais, reste à la France qui y développe un lieu stratégique dans le domaine commercial. C'est à partir de cette période que Français et Sénégalais entrent en relation de manière durable à partir d'un système d'échange dont l'esclave est au centre. Pendant cette période, c'est un commerce relativement équilibré dans la mesure où Français et Sénégalais y participent de manière libre. Puis, du fait de certains traités, les chefs africains ont été poussés à commercer exclusivement avec les autorités françaises. Avec l'île de Gorée, également un entrepôt d'esclaves et de marchandises dans le commerce triangulaire, Saint-Louis représente un lieu de brassage culturel. Une importante communauté est née de ce brassage et va jouer un rôle déterminant dans la gestion de la future colonie du Sénégal. Cette phase, qu'on peut qualifier de précoloniale, est déterminante dans les relations franco-sénégalaises. Par la suite, après l'abolition officielle de l'esclavage en 1848, les Français se sont lancés dans la conquête intérieure du pays qui est effective en 1854. Cette stratégie a totalement modifié les rapports entre les deux peuples. C'est le début de la conquête coloniale. Le Sénégal devient une colonie française et ses habitants, des sujets de l'Empire. Seuls ceux de Dakar, Saint-Louis, Gorée et Rufisque étaient des citoyens français. Ils avaient des représentants à l'Assemblée nationale française du fait qu'ils sont constitués en majorité de blancs et de métis avant que le premier député noir, Blaise Diagne, entre dans la scène politique. Cette situation prévaut jusqu'en 1946 avec l'Union française puis la loi cadre en 1956 qui supprime l'indigénat. Puis, en 1958, la Communauté va permettre la gestion interne du pays. Cette communauté évolue pour donner naissance à la République du Sénégal en 1960, année de l'indépendance du Sénégal. Suivront donc les accords de coopérations dont nous avons déjà parlé.

Saint-Louis a beaucoup de charme. Le vieux quartier de l'île au cœur de la ville, a conservé ses bâtisses coloniales qui exhibent leurs façades oranges et rouges, ornées de balcons de bois ouvragés ou de balustrades de fer forgé ; son palais de la gouvernance, et sa place Faidherbe ombragée de palmiers jaunes. Le mélange de cultures dû à son histoire offre un mélange d'architecture intéressant. C'est une ville dynamique.

Saint-Louis est posée sur des bancs de sable entourés par les eaux. Une ville archipel qui navigue entre deux mondes, l'océan Atlantique d'un côté, le fleuve Sénégal de l'autre. Le célèbre Pont Faidherbe permet de passer de la vieille ville au village de pêcheurs du Guet N'Dar, sur la lagune de Barbarie. Passées les ruelles où se bousculent chèvres, vélos et carrioles à cheval, on arrive sur la plage où les multiples pirogues peintes, colorées, offrent un spectacle étonnant d'étendards.

Sur ce port, une foule de jeunes hommes crient, courent, multiplient les allers-retours pour négocier au meilleur prix lottes, capitaines et mérours. Ils sont payés à la caisse acheminée. C'est très physique. Plus loin, les femmes font sécher au soleil les poissons qui seront vendus à Dakar.

Nous découvrons, l'ancienne demeure des sœurs de Cluny, rue Blaise-Dumont, qui sert de décor au film Coup de Torchon de Bertrand Tavernier – son escalier intérieur en béton attire l'oeil.

Nous découvrons cet artiste qui travaille à partir de vélos récupérés, il offre un travail très minutieux. Nous y trouvons d'ailleurs une création qui résume parfaitement la journée d'hier, passée avec Amadou... « On est ensemble ».

A l'heure de déjeuner, nous profitons d'un tiep bou djen, plat traditionnel à base de riz et de poisson, puis il est temps de poursuivre notre route pour Donaye Walo. Halte à la station essence...Le prix de l'essence est aussi cher qu'en France.

Allez, en route pour 4 heures de trajet. Les paysages défilent, la nature est magnifique. À la nuit tombante, nous arrivons à la ferme de Morphiland, où nous logerons le temps de notre séjour. Nous découvrons le fleuve Sénégal de notre terrasse et la Mauritanie juste de l'autre côté du fleuve.

Après ce premier dîner à Donaye Walo, le rituel de l'ataya est mené par Assane.

Lundi 13 Janvier, petit-déjeuner avec le soleil qui chauffe doucement l'atmosphère après une nuit où le thermomètre est descendu jusqu'à 14 degrés. Cette journée est placée sous le signe de la découverte des lieux, du village, de l'école, de la case de santé. Une réunion de coordination vient marquer le début de nos actions humanitaires, nous attendions ce moment avec impatience.

Dans le respect de la culture Sénégalaise, nous décidons que toutes les femmes portent le boubou et le moussor.

Nous nous rendons au village en charrette. Je me sens comme une petite fille sur ce mode de transport inhabituel qui nous permet d'être pleinement dans cette belle nature.

Nous découvrons sur notre route, une termitière géante ! Les termites sont partout, jusque dans nos chambres.

Sur notre route, nous nous arrêtons sur les stigmates de la crue du fleuve Sénégal. Chaque année, à la période des pluies, d'octobre à Décembre, le fleuve sort de son lit. En 1999, l'inondation a été tellement conséquente que les habitants ont dû abandonner leurs maisons et leurs terres et être relogés dans un village voisin. Depuis 2022, La naissance de la ferme Morphiland alliée à l'implication de l'Association AFO fait revenir de la vie à Donaye Walo. Les habitants tentent de créer des digues pour contenir ces crues.

Sur cette zone encore très humide de la dernière crue qui date d'il y a à peine 1 mois, Wanda nous conte le rituel de l'argile. Lorsque vous portez en vous une émotion trop lourde, faites une boule d'argile et donnez lui votre émotion trop lourde. Vous la laissez sécher puis vous la rendez à la terre.

Nous poursuivons la découverte des villages environnants, jusqu'à la tombée de la nuit. Le retour sur la charrette, avec un ciel éclairé par un soleil rose, juste le bruit des roues au contact du sol terreux. Je sens une connexion avec la nature, pleinement dans le moment présent. C'est ça la vie ! me dis-je avec le sourire et un sentiment de plénitude dans ma poitrine, marqué par une profonde expiration.

Mardi 14 Janvier, premier jour d'intervention pour l'équipe ! Cette fois, nous allons au village à pieds. Nous croisons, l'ancienne mosquée, des habitations abandonnées qui n'ont pas résisté aux inondations.

Arrivés à l'école, les enfants nous accueillent. Nous sommes des curiosités. Ils ont besoin de nous toucher. Ils sont tous tellement sociables.

Une réunion avec le corps professoral pour organiser la répartition des classes, et c'est parti !

Paul et Assane travaillent en binôme avec la classe des CE2 pour une sensibilisation au handicap de la surdité. Quelle découverte pour ces enfants qui n'avaient jamais imaginé que des oreilles pouvaient ne pas entendre. Ils découvrent le fonctionnement de l'oreille, vivent l'expérience de la malentendance à l'aide de casques antibruit et découvrent la Langue des Signes Française (LSF). Jeudi, ils reviendront pour travailler avec les CP/CE1.

Justine et Flora travaillent avec les CM1/CM2 pour un apprentissage du crochet. L'objectif de cet atelier est de rendre les enfants suffisamment autonomes pour qu'ils vendent leurs créations sur le site d'Asso AFO et récolter de l'argent pour des sorties scolaires, comme aller voir la mer par exemple. Elles reviendront Jeudi pour renforcer ces apprentissages.

De mon côté, avec Sylvie, nous travaillons avec les CP/CE1 pour renforcer l'apprentissage du français par l'utilisation des signes de la LSF. Avec les signes, c'est l'hémisphère droit du cerveau qui est activé. Les études montrent que pour une intégration optimale de toutes choses, nous avons besoin de stimuler les 2 hémisphères de notre cerveau. L'hémisphère gauche gère ce qui est verbal, langage, analytique, la lecture, l'écriture, le calcul, ...

Ils ont besoin de fonctionner ensemble pour que dans les apprentissages, nous puissions mémoriser, analyser, comprendre.

L'utilisation des signes tout en parlant vient stimuler ces 2 hémisphères du cerveau. Les facultés d'intégration peuvent alors être favorisées. Pour les rendre optimales, l'enfant a besoin de mettre du sens sur ce qu'il reçoit. La dimension visuelle et iconique du signe vient contribuer au développement cognitif de l'enfant en apportant du sens.

Dans le cadre du développement du langage, le mot sort quand il a été compris par l'enfant. Avec le plurilinguisme, le signe représente un pont de langage. Un mot connu en peul (la langue parlée à Donaye Walo) puis entendu en français, le lien et l'intégration ne sont pas faits immédiatement. En utilisant le signe pour un mot en peul et le même signe pour un mot en français, le signe fait le lien du sens.

Les enfants ont très bien adhéré à ce concept. J'ai été impressionnée par la fluidité des signes dans leurs mains. Leur motricité fine est bien opérationnelle. Je souris en pensant aux enfants en France qui depuis plusieurs années, avec l'utilisation très tôt des écrans, doivent suivre des séances de graphoéducation.

L'après-midi sera dédié au dispensaire avec des séances de réflexologie plantaire pour les villageois. Wanda, Justine et moi, organisons l'espace. Nous disposons de deux lits, de quoi recevoir deux hommes ou deux femmes en même temps. Le mélange homme femme n'est pas permis. Wanda nous fournit du beurre de karité, fabrication locale. Nous installons de quoi laver les pieds de chaque consultant. Nous avons également prévu des chaussettes à remettre aux personnes aux pieds les plus abîmés par les conditions climatiques. Le beurre de karité enfermé dans ces chaussettes aura un effet restructurant.

Pendant que nous menons les séances de réflexologie, les deux agents de santé communautaire de Donaye Walo (ASC) nous observent. Aïda, ASC dans un village plus lointain, en séjour à la ferme de Morphisland, assiste également. Ces ASC sont nommées parmi les habitants. Elles suivent quelques formations pour dispenser des soins curatifs de base, des soins préventifs et promotionnels à la case de santé.

Nous disposons de peu de temps pour expliquer les bases de la réflexologie. L'apprentissage se fait essentiellement par la pratique. Presque 100 % des symptômes annoncés sont identiques pour chaque personne accueillie. Mal dans le bas du dos et aux jambes.

Nous accueillons les habitants de Donaye Walo et des villages alentours. Une très grande partie de ces habitants travaille à la ferme de Morphisland, dans les champs. Leur posture de travail installe

ces souffrances. Nous n'avons donc pas eu à multiplier le nombre de protocoles de réflexologie plantaire. La transmission aux deux ASC a alors été facilitée.

Nous enchaînons les consultations. 1/2 heure par personne. C'est intense. Il y a de la demande. La case de santé bénéficie au mieux d'une infirmière une fois par mois. Alors dès qu'il est annoncé l'ouverture de la case de santé, pour tous, c'est les docteurs.

Tous, découvrent cette pratique. Ils parlent le Peul, difficile d'expliquer comment nous travaillons. Les ASC, qui parlent français, traduisent. Et finalement, ils découvrent en recevant. Parfois, les hommes auront un regard timide parce que nous leur touchons les pieds. Parfois, les femmes s'amuseront de recevoir cette attention particulière.

C'est une joie de constater leur satisfaction lorsqu'ils sortent du dispensaire. Certains dansent pour marquer leur faculté de mouvement restaurée, d'autres s'empressent d'aller chercher leur famille pour leur faire vivre la même chose. Le bouche-à-oreille fonctionne très bien ! Wanda doit faire une sélection devant le dispensaire en privilégiant les personnes les plus âgées. Nous ne pourrons pas recevoir tout le monde. Pendant 5 heures d'affilées, nous formons tout en donnant des soins.

Justine et moi avons le sentiment d'un travail accompli.

Pour accompagner Wanda à l'accueil devant le dispensaire, Sylvie, Assane, Idy et Flora sont au crochet. Flora initie les femmes des villages qui le souhaitent. Parmi ces femmes, il y a Mère Dick Diop. Un cadeau pour elle cet atelier crochet ! Il y a plus de 20 ans, elle a appris le crochet. Faute de matériel adapté, elle a dû arrêter. Au cours de notre séjour, nous avons eu l'occasion d'aller chez elle pour voir toutes ses créations anciennes. De magnifiques sacs, couvertures, vêtements.

Cette rencontre est une aubaine formidable pour pérenniser le projet crochet à l'école. Mère Dick Diop est d'accord pour accompagner les évolutions des enfants en crochet à l'école. Elle y interviendra de façon régulière. Grâce à la multitude de pelotes de laine que nous laissons, il y aura de quoi faire !

Nous rentrons fatiguées de cette journée dense et intense. Nous n'avions pas du tout imaginé former de cette façon. Dans notre pensée européenne, nous avons imaginé en amont de la pratique, une transmission construite de théorie, avec des documents à l'appui, laissés pour mémoire. Nous avons imaginé avoir un temps pour former puis un temps pour recevoir les villageois. Le bouche-à-oreille ayant tellement bien fonctionné et les besoins en soins sont tellement importants que nous avons dû adapter notre vision. Un bel apprentissage pour nous que cette journée !

Pendant que nous étions au dispensaire, pour Paul, Fred et Sophie c'était préparation de Tacos à la ferme de Morphilisland. Fred et Sophie travaillent dans la restauration. Il leur tenait à cœur de faire découvrir une autre alimentation aux enfants de l'école. Nous avons eu le plaisir de profiter de cette cuisine pour notre dîner.

Mercredi 15 Janvier, Paul et Flora accompagnent Fred et Sophie à l'école pour la matinée dégustation de Tacos. Les enfants se sont régalés. L'après-midi, pour toute la troupe, à l'exception de Flora, Justine et moi, c'est pirogue sur le fleuve Sénégal ! L'occasion de découvrir de magnifiques paysages et de rencontrer des pêcheurs en action. Paul les aidera d'ailleurs à remonter le filet laissé depuis la veille. Il a fallu beaucoup de force !

Pendant ce temps, Justine et moi poursuivons la formation d'Aïda. Nous profitons du fait qu'elle loge également à la ferme et surtout nous profitons de sa grande motivation à apprendre. Nous pouvons dans ce cadre, apporter un peu de théorie. Sur place, Aïcha, la maîtresse des lieux est ravie d'être le cobaye d'Aïda. Ses jambes dégonflées après la séance lui apportent un grand soulagement. Idy, notre chauffeur, aux prises avec un état grippal, profitera aussi des mains d'Aïda.

Jeudi 16 Janvier est une journée similaire au Mardi. Nous intervenons de nouveau en classe afin que tous les élèves aient reçu les enseignements prévus, en signes, initiation au handicap de la surdité et crochet.

L'après-midi, de nouveau le dispensaire. Les villageois viennent de villages encore plus lointains, le bouche-à-oreille s'étend, des cas de déséquilibres plus avancés se présentent. Il y a notamment cette vieille femme amenée par charrette, en urgence. En difficulté respiratoire, affaiblie. Nous n'avons que peu d'informations sur son  tat. Tout le monde semble un peu paniqué autour de cette femme. Nous l'installons péniblement sur le lit de consultation. Sans connaissance d'antécédents, sans connaissance des souffrances précises de cette femme, la prudence s'impose. En même temps, lui refuser une séance aurait pu la déstabiliser encore plus et engendrer des réactions vives de la part de ses proches. Je prends contact avec ses pieds. Nous ne parlons pas la même langue, je communique alors à travers le regard et le mouvement et pressions de mes mains sur ses pieds. Mes yeux lui sourient, je respire amplement en la fixant et décide un protocole de détente. A l'issue de la séance, portée par l'attention reçue et la détente du corps, elle respire et sent une énergie renouvelée.

Cette expérience est déterminante dans ma façon d'envisager une future action humanitaire en réflexologie plantaire. Je suis bien heureuse finalement d'avoir eu à l'unanimité des dos et jambes à soulager. C'est cet unique protocole que nous laissons aux ASC. Elles ne traiteront pas d'autres symptômes. Le manque de suivi et de diagnostics ne permet pas de mesurer un lien avec les contre-indications en réflexologie.

Ce jeudi est le dernier jour passé à Donaye Walo. Je fais le bilan de nos interventions au dispensaire. Elles sont bien différentes de ce que j'avais imaginé, notamment au niveau de la formation. C'est finalement de l'initiation au massage, ciblée pour soulager des corps usés par le travail des champs. Et c'est déjà très bien sur le temps imparti.

  notre retour à la ferme, Wanda nous demande de faire une séance de réflexologie plantaire à quelques employés de la ferme. Nous sommes épuisées mais souhaitons tout de même offrir ces moments à ces personnes qui reçoivent peu de soins.

Nous terminons cette journée avec le sentiment de satisfaction. J'avais personnellement besoin de sentir qu'une limite physique était atteinte pour valider mon implication.

Après le dîner, le temps de faire les bagages. Nous quittons la ferme et le Fouta Toro au petit matin.

Vendredi 17 Janvier, un petit déjeuner et nous prenons la route pour le désert de Lompoul ! Notre escale avant le retour à Saly.

Wanda nous a préparé une nuit au sein d'un camp qui perpétue l'âme des bivouacs nomades.

Après quelques heures de route avec notre minibus mené par Idy, nous arrivons au point de rencontre avec le personnel du camp. Bien couverts, le vent est puissant et la température

extérieure est maximum à 20°, nous embarquons dans un 4X4 pour nous enfoncer dans le désert. Expérience remuante et tellement amusante !

Nous arrivons au camp. Nous sommes saisis par la beauté du paysage et du camp. Le respect de la nature semble respecté. Les installations apparaissent comme un compromis intéressant pour faire vivre une expérience extra-ordinaire tout en respectant les lieux.

Nous découvrons nos tentes. Un tissage magnifique, coloré, constitue le toit. De simples bâches en guise de portes suffisent à avoir une température modérée malgré le froid extérieur. Les lits sont confortables et proposent des couvertures épaisses pour une nuit bien au chaud. Nous disposons de toilettes, lavabo et douche privés, ouverts sur le ciel étoilé, dans le prolongement de notre tente.

Nous nous installons, nous rafraîchissons, avant de recevoir le pot d'accueil ...Bissap !

Installés sur la terrasse face à la savane, une vue panoramique sur la brousse et l'océan à l'horizon. Je prends conscience que nous vivons nos derniers moments tous ensemble. J'ai beaucoup de gratitude envers Wanda de nous faire vivre ces moments pour boucler notre voyage. Je réchauffe mon cœur. Notre voyage est fort émotionnellement. Personnellement il me bouscule. Le manque de moyens, de structures, des enfants livrés à eux-mêmes, une culture bien différente de la nôtre. Et en même temps, de la joie, des chants, des danses, une philosophie de vie intéressante et parfois inspirante. Tout cela se mélange, mes repères sont bousculés.

Alors je me laisse vivre ces moments au sein de cette nature magnifique qui ressource. Cette immensité, ces paysages où nous ne voyons pas de limites...Je respire, souris, remercie.

C'est notre dernier soir avec Assane. Je passe beaucoup de temps à l'observer au cours de cette soirée. Il a su nouer un lien avec Paul en peu de jours. Ils se comprennent très bien alors que pour Paul, avec sa surdité, en France, il est bien compliqué de vivre cela.

Assane a 24 ans et une maturité qui interpelle. Lors de nos longues heures de minibus de ces derniers jours, nous avons beaucoup discuté. Son histoire me touche. Son parcours courageux le mène à créer son entreprise d'informatique et à embaucher 3 personnes. C'est, accompagné par un parrainage depuis son entrée à l'école, qu'il a pu suivre une scolarité complète jusqu'aux études universitaires. Il a une grande volonté de mettre son savoir-faire au service de son pays. Il revendique le besoin de formation des jeunes pour qu'ils enrichissent leur pays.

Cela aussi me donne à réfléchir sur une future action humanitaire.

Quelle place réellement prendre ? Quelle est la forme d'action la plus adaptée à leurs besoins ?

Après ce pot d'accueil, le repas ! Sénégal-marocain, Tajine. Délicieux. Puis l'ataya autour du feu. Très vite les chants s'invitent, rythmés par les joueurs de Djembés. Wanda les rejoint pour nous offrir des compositions improvisées sur lesquelles nous dansons avec beaucoup de plaisir, de légèreté, de complicité. Paul et Assane nous offrent même une battle mémorable !

Le désert, le feu, les chants, les djembés, les amis du voyage...En regardant le ciel étoilé, je suis remplie de gratitude et je pense à toute la solidarité mobilisée pour ce voyage. De quoi pleinement croire en l'Humanité !

Samedi 18 Janvier, la nuit a été bonne, le petit-déjeuner européen nous offre le dernier repas à 10. Les bagages bouclés, nous reprenons le 4X4 pour retrouver le minibus d'Idy qui nous mènera jusqu'à Saly en début d'après-midi.

À notre arrivée, Wanda convie Assane et Idy pour une dernière soirée tous ensemble ainsi que Binta (coordinatrice des activités d'Asso Afo) et Daddy (community manager d'Asso Afo). Idy ne sera finalement pas des nôtres, mais il y aura 2 nouvelles venues que Wanda accueille pour une nuit. Elles viennent de Belgique pour œuvrer avec l'association « Vivre ensemble – La pouponnière de Mbour ».

Cette soirée est l'occasion d'offrir à Wanda, Agnès et Assane, une petite poupée crochétée par les mains de Justine et Flora. C'est la marque d'affection et de reconnaissance que notre club des 5 a pris plaisir à offrir également à Cathy et Awa, chargées de l'intendance à Saly et à la ferme de Morphiland et Idy.

Assane a, lui aussi, prévu des petits souvenirs pour chacun de nous.

Dimanche 19 Janvier, nous nous réveillons tôt. C'est le jour du retour en France. Je suis heureuse de rentrer retrouver mon autre fils, retrouver un confort je dois bien l'avouer.

Et en même temps, j'ai le cœur douloureux. Ce que nous avons vécu est extra-ordinaire. Émotionnellement fort avec des rencontres admirables.

Je suis admirative de la motivation, de l'entrain, de l'implication de Wanda. S'adapter à chaque groupe de bénévoles, mener chaque groupe demande de la flexibilité. Sa vie est vouée à son association.

Je suis admirative de la cool attitude d'Agnès. J'ai particulièrement apprécié ce temps qu'elle a consacré à nous parler de son expérience au cours de ses 10 années au Sénégal.

Je suis admirative de la volonté, de la gratitude et de la foi d'Assane. Ce jeune homme a su tirer profit de ce qu'un partenariat avec une famille belge lui a apporté. A son tour, il souhaite parrainer des enfants et leur offrir la même chance que lui. Assane a foi en son pays et met tout en œuvre pour mobiliser les énergies autour de la responsabilisation. Une belle leçon de vie. Il fait cela avec beaucoup de douceur, d'écoute, de philosophie. Il est inspirant pour toute une jeunesse.

Quant à nos actions humanitaires, je suis heureuse de les avoir vécues, je les considère comme un point de départ, une observation qui permet d'ajuster une vision future.

Au moment où je finalise ce récit, une année s'est passée. C'est l'occasion de faire le bilan sur ce qu'il reste de notre passage.

Grâce à Mère Dick Diop qui intervient à l'école et à d'autres voyageuses solidaires intervenues en avril 2025, le projet de créer pour vendre leurs créations et financer un voyage à la mer a été atteint.

Au dispensaire de Donaye Walo, le massage et l'utilisation du beurre de karité ont prit place. Ce n'est pas de la réflexologie en tant que telle, pour autant le massage des pieds est resté et apporte la détente, le lien.

Aïda en revanche utilise les protocoles transmis au dispensaire de son village.

L'initiation aux signes de la LSF et au handicap de la surdité a donné l'élan à de jeunes volontaires étudiantes en médecine venues en juin 2025 de poursuivre sur le handicap, notamment handisport.

Un des enseignants a entrepris de présenter un enfant sourd connu et de faire une recherche pour toucher d'autres enfants sourds.

C'est encourageant ce reflet 1 an après. Des graines ont été semées, elles ont été arrosées et germent petit à petit.

Et comme dit Wanda, « *une part de ce que l'on donne a des répercussions invisibles. Ce sont des milliers de petits grains de sable, des milliers de petites étoiles que l'on met dans les yeux, dans les cœurs, dans les têtes. De petites portes qui s'ouvrent sur la compréhension de l'autre, dans le handicap, dans la réflexologie* ». Elle n'a « *pas de doute du chemin que ça fait, même si nous n'avons pas toujours la possibilité de quantifier, de mesurer* ». Mais avec son expérience de 10 ans de terrain, elle est « *plus que consciente du bienfait et de l'importance de la bonté dans les échanges, que ce soit pour nous ou pour eux* ».

Je partage cet avis, personne ne peut sortir indemne d'une telle expérience.

Janvier 2026, je ne me projette pas (encore) dans un nouveau voyage solidaire humanitaire. Des ajustements intérieurs sont nécessaires et tout comme il y a 1 an et demi, à la naissance du projet, la question du financement se pose. Œuvrer pour récolter les fonds a été une belle aventure tout en exigeant une mobilisation conséquente à tous les niveaux. Un ressourcement est pour le moment nécessaire.

Merci mes donateurs, merci Asso Afo, merci à toutes les rencontres de ce voyage, merci à mes compagnons de voyage. Sans vous, l'expérience n'aurait pas pu exister.

Pour mettre des images et du son sur ce récit, je vous invite à visionner le film de notre voyage !

Sources : diplomatie.gouv.fr / Mémoire publié sur Wikimémoires : Les relations franco-sénégalaises : la coopération politique et économique de 1974 à 1982 - Université de Paris UFR GHES, Département Histoire - Master 2 « Histoire, civilisations, patrimoine » Spécialité « Mondes africains, américains, asiatiques et moyen-orientaux : sources, sociétés, enjeux » - de Thiama CISS Sous la direction de Didier NATIVEL - Juillet 2021

Article de l'Unité de Formation et de Recherche de Lettres et Sciences Humaines, Université Gaston Berger de Saint-Louis sur le thème des Confréries religieuses et développement au Sénégal : Le capital social des chefferies et associations tidjanes-niassènes à Kaolack.

www.infosdev.org/grossesses-precoces-a-lecole-un-enjeu-de-sante-publique-qui-fragilise-lavenir-des-adolescentes.